

Revue

Politique
de la castagne

La guerre n'est que la simple continuation de la politique par d'autres moyens, disait Carl von Clausewitz, le célèbre stratège prussien. En ces périodes de tweets assassins, de règlements de comptes en famille entre monarchie et fantassins, la formule se retourne comme un gant : la politique n'apparaît bien souvent que comme la continuation de la guerre par d'autres moyens. Certes, les politiques ne se battent plus en duel, comme lorsque René Ribière croisa le fer avec Gaston Defferre, qui, en 1967, l'avait traité d'abruti. Mais la violence ne s'est pas évanouie. Elle a juste changé de visage. Mais pas d'usage. Ainsi l'insulte demeure une arme privilégiée des francs-tireurs de l'Assemblée. Et la jeune revue *Charles* (Le Monde daté 19 mars) en établit un abécédaire éloquent où l'on croise les bons mots envoyés au futur président (« La présidentielle, Hollande y pense en nous rasant », disait le socialiste Guillaume Bachelay) ou des projectiles pas très humanitaires lancés sur Bernard Kouchner (« Un tiers-mondiste, deux tiers mondain », dixit Xavier Eymannuel).



À lire le « Top 10 des politiques les plus violents », la politique apparaît pour certains comme un art castagne (Alexandre Chabert). Outre l'inévitable Jean-Marie Le Pen (numéro un), condamné à trois reprises pour violences physiques entre 1960 et 1997, on y trouve en deuxième position les anciens du groupuscule d'extrême droite Occident (Alain Madelin, Patrick Devedjian et Gérard Longuet), qui ont gardé jusqu'à aujourd'hui quelques traces tenaces de leurs opérations coup de poing d'hier (œil perdu, cicatrice au visage ou cuir chevelu entamé).

Souvent réduite aux débats aseptisés des plateaux de télévision, la politique relève parfois encore d'une joute physique. Ainsi *Charles* nous donne à lire les confessions saisissantes d'un ancien redskin, Louis Mortens, qui relate avec force son militantisme viril, entre lecture de Max Stirner et chasse aux « fafs », traques et coups de latte. Un témoignage franc du collier d'une tête brûlée, d'un jeune homme refusant d'être un « cave » de cadre et qui choisit, plutôt que d'attendre une révolution sociale qui « ne viendra jamais », de faire de la rue « ce terrain de jeu improbable et brutal ». Un texte où l'on sent la quête effrénée des montées d'adrénaline que lui procurent les bastons de fin de manifestation. Plus loin, une enquête fouillée sur les gardes du corps des politiques, ces « *remparts humains au service du pouvoir* » relevés aux lecteurs (Franck Berthau) que, loin de la caricature des gorilles baraqués, les 760 agents du Service de protection des hautes personnalités (SPHP) ou les anges gardiens privés allient défense, diplomatie et le plus souvent empathie psychologique ou politique avec leur protégé (« *Je me plais à penser qu'avec le temps je fais un peu partie de la famille* », explique Thierry Léger, garde du corps de Jean-Marie et Marine Le Pen). Prof de philo et ceinture noire de karaté, Benoît Schneckenburger, lui, accompagne le leader du Front de gauche en dissertant sur Epicure ou sa vision du populisme. Et le commandant Patrick Bringuier, ange gardien de Lionel Jospin, y dresse une psychologie (des bains de(s) foule(s) imagée) : « *La foule, c'est comme la mer. On ne peut pas prévoir ce qu'il y a dedans, des personnes bien intentionnées ou des déséquilibrés, de banals poissons ou bien une raie ou une méduse.* »

Retour intime sur la mort de Malik Oussekine en 1986, haletant récit de la chute de la Sarkozie (Marc Endeweld), portrait du jeune secrétaire général des Jeunes communistes ou entretien avec le très droitier Carl Lang (Arnaud Viviant), fondateur du Parti de la France, qui pourfend le « *politiquement correct* » du nouveau Front national, *Charles* affine, pour son deuxième numéro, sa curiosité éclectique et son goût prononcé pour la politique. ■

NICOLAS TRUONG

Aux rencontres de la Cité idéale, à l'abbaye de Fontevraud, qui se déroulent du 23 au 24 juin, un astrophysicien montre que la nuit, apparemment obscure, est traversée de lumière
Non, la nuit n'est pas noire

Depuis des siècles, la question de l'origine de la nuit noire fascine, et renvoie à celle de l'origine de l'Univers. Nous pensons probablement tous que la nuit est noire, en en faisant l'expérience quotidienne. Cependant, pourquoi la nuit est-elle noire ? En interrogeant à ce sujet quelques enfants, étudiants, ou amis, les réponses obtenues – en général pleines de bon sens – invoquent souvent le fait que le Soleil, passant sous l'horizon et devenu invisible durant quelques heures, n'éclaire plus le ciel, qui devient de facto noir.

Cette histoire de Soleil laissant place à la nuit est la bonne réponse, mais à une autre question, qui pourrait être « pourquoi le ciel est-il moins brillant la nuit ? ». Mais pas à la question du pourquoi du noir profond et ténébreux de la nuit. Et ce, malgré le nombre incroyable d'étoiles. La nuit noire nous semble tellement évidente qu'on en oublie son caractère extraordinaire qui nous permet de sonder rien de moins que l'origine de l'Univers. La nuit nous fait profiter chaque soir du spectacle résultant d'une histoire fascinante et mouvementée commencée il y a 13,7 milliards d'années.

Connu sous le nom de paradoxe d'Olbers, le problème peut se résumer ainsi : étant donné la grande quantité d'étoiles dans l'Univers, toute direction dans le ciel devrait à un moment croiser une étoile. Un calcul assez simple de niveau licence permet de montrer que l'éclat du ciel devrait être, en tout point, égal à celui de la surface du Soleil. L'observation quotidienne démontre qu'il n'en est rien.

Ce paradoxe, qui a suscité maintes réflexions depuis au moins le XVI^e siècle, avec notamment Thomas Digges, puis plus tard Philippe Jean de Chéseaux, Edmond Halley et enfin Heinrich Olbers au XIX^e siècle, a été résolu intuitivement par le poète Edgar Allan Poe en 1848 qui a pressenti que les étoiles avaient un âge fini, et indépendamment par le physicien Lord William Kelvin à la fin du XIX^e siècle et publié en 1901.

Si la lumière de ces étoiles ne nous parvenait pas toute, le problème serait résolu. Pour ce faire, deux conditions sont requises : d'abord, les étoiles ont un âge fini ; ensuite, la lumière se propage à une vitesse finie. De la sorte, une partie de la lumière de ces étoiles ne sera pas émise ou ne nous parviendra pas toute.

Ainsi, une question aussi simple que « pourquoi la nuit est-elle noire ? » permet d'invoquer la finitude de la vitesse de la lumière et de l'histoire des astres composant l'Univers, et touche au questionnement des origines de l'Univers. Cette réponse, exacte en son temps, n'est actuellement plus considérée comme suffisante aujourd'hui. Depuis 1901, notre conception de l'Univers a radicalement évolué.

Avec l'origine de l'Univers et de ses constituants, comme les étoiles et les galaxies, l'origine de la nuit noire est une question fondamentale qui fascine, et qui peut être abordée de manière mythologique, théologique, philosophique (et métaphysique), artistique ou scientifique. L'approche scientifique de l'origine de l'Univers se distingue des autres en ce qu'elle tente de répondre à la question « comment cela s'est-il passé ? », mais en aucun cas « pourquoi cela s'est-il passé ? » qui renvoie à une quête éventuelle de sens.

La séparation est donc claire entre le comment et le pourquoi, et chacun est libre d'invoquer le pourquoi tout en entendant le comment. Il apparaît alors clairement que le mélange des genres, comme parfois vu dans les médias à propos d'origine méta physique de l'Univers comparée à sa réalité scientifique, brouille, sinon l'écoute, du moins le message de distinction entre approche scientifique objective et spéculation de comptoir orchestrée par des charlatans modernes.

Afin de comprendre le comment, l'approche scientifique consiste à élaborer une théorie fondée sur des principes fondamentaux, puis de la confronter aux



Hervé Dole

Astrophysicien, maître de conférences à l'Institut d'astrophysique spatiale d'Orsay, université Paris-Sud, et au CNRS, et membre de l'Institut universitaire de France. Spécialiste des galaxies, il a travaillé pour la NASA avant de devenir enseignant-chercheur à Orsay en 2004. Coauteur de « L'Observation en astronomie » (Ellipses, 2009), il est membre de la collaboration Planck, le satellite de l'Agence spatiale européenne, et y coordonne une centaine de chercheurs

données. Ces dernières sont analysées dans le cadre du modèle choisi, et permettent (ou pas) de conclure à sa confirmation ou infirmation, avec un degré de confiance quantifiable.

De plus, les théories évoluent tandis que de nouvelles données sont obtenues. On pose parfois la question : « Croyez-vous au Big Bang ? ». La question est mal posée puisque l'approche scientifique ne donne pas à croire, mais donne à montrer l'accord (ou pas) des données acquises avec des modèles. Il

« C'est le rayonnement fossile, ou fond diffus cosmologique, sorte d'écho lumineux du Big Bang, que les scientifiques traquent dans ses moindres détails, notamment avec le satellite européen Planck »

n'est point question de croyance dans cette approche, mais bien de théories, d'observations, de confrontation, de questionnements, de doutes, de débats, de remises en cause.

La question aurait pu être : « Pensez-vous que le modèle du Big Bang est celui qui s'accorde le mieux avec la totalité des observations existantes ? ». Bien que simpliste dans sa proposition, cette question admet comme réponse simpliste « oui » par l'essentiel de la communauté scientifique ; cette réponse mériterait d'être détaillée pour illustrer les indiscutables succès des prédictions et accords avec les observations, sans occulter les questions ouvertes et problèmes aigus qui demeurent.

La cosmologie physique est la science qui s'attache à comprendre l'Univers dans

son ensemble, à sa structure et son évolution. Notre Univers est compris aujourd'hui comme ayant eu une histoire mouvementée : initialement très chaud et dense, il se refroidit sous l'effet de l'expansion. Un peu comme le fluide dans le réfrigérateur, avant qu'il ne soit recomprimé dans un doux bruit de ronron agrémenté nos cuisines. Dans cette phase chaude, la lumière ne pouvait pas se propager librement : l'Univers était opaque, un peu comme à l'intérieur du Soleil actuellement. Lors d'un bref épisode datant d'environ

380 000 ans après le Big Bang (toujours dans le cadre du modèle standard), l'Univers est devenu transparent, et le rayonnement qui baignait l'Univers a pu se propager, jusqu'à aujourd'hui.

C'est le rayonnement fossile, ou fond diffus cosmologique, sorte d'écho lumineux du Big Bang, que les scientifiques traquent dans ses moindres détails, notamment avec le satellite européen Planck. Ce dernier va nous fournir, dans quelques mois, la vue la plus détaillée jamais obtenue du rayonnement fossile.

À l'issue de ce bref mais important épisode, la matière a pu commencer à s'agréger efficacement pour ensuite former les grandes structures de l'Univers : amas de galaxies et galaxies, et former des étoiles en leur sein, puis des systèmes planétaires autour de certaines étoiles.

Dans ce cadre moderne, le paradoxe de la nuit noire est aujourd'hui résolu avec trois conditions : finitude de la vitesse de la lumière ; les constituants de l'Univers ont un âge fini ; et enfin l'Univers est en expansion. Que de chemin intellectuel parcouru, depuis la question enfantine jusqu'à l'histoire physique de notre Univers dans son ensemble !

Il n'en reste pas moins vrai que notre Univers est baigné de rayonnements, au premier lieu desquels le rayonnement fossile. Il existe d'autres rayonnements bien moins intenses, comme le rayonnement extragalactique qui, lui, est dû à la lumière émise par toutes les générations d'étoiles dans les galaxies.

Il est donc permis d'écrire, presque sans ironie, que la nuit n'est pas noire, dans la mesure où, si nos yeux étaient sensibles aux rayonnements infrarouge et micro-onde, ils verraient une nuit brillante de rayonnements cosmologiques. Le paradoxe n'est qu'apparent, car il existe donc bien des domaines de longueur d'onde de lumière pour lesquels la nuit est brillante, mais nos yeux ne le voient pas.

La nuit nous inspire, nous fascine, nous émerveille. Quelle que soit notre approche, scientifique ou artistique, philosophique ou théologique, la part d'humanité qui est en chacun de nous entre toujours, à un moment ou un autre de notre existence, en résonance avec l'immensité de la nuit. Garder ce lien entre les hommes et la beauté nocturne semble plus important qu'il n'y paraît.

Cependant, peut-on encore observer la nuit, ne serait-ce que quelques minutes le soir, dans des régions urbaines sureclairées par des lampadaires éblouissants ? De plus en plus rarement. Il suffirait de diminuer l'intensité de l'éclairage public, de mieux l'orienter vers le sol, voire de l'éteindre en milieu de nuit pour engendrer des économies substantielles de facture énergétique, pour le bonheur de notre réflexion – et de la flore et faune nocturnes. ■

Durant la nuit du 23 au 24 juin, l'abbaye de Fontevraud (Maine-et-Loire) devient « la cité idéale la nuit », avec une série de propositions intellectuelles et artistiques qui permettront de traverser cette nuit blanche. Retrouvez à 22h30, l'astrophysicien Hervé Dole qui fera une conversation sous les étoiles. Rencontres en partenariat avec « Le Monde » animées par Nicolas Truong.

Sommet de Rio par Sergueï

